La conférence de Mademoiselle May
Ṭāhā Ḥusayn
(al-Risāla, no 37, 19 mars 1934)

Je ne connais rien qui mérite davantage qu'on s'échine à en fournir des preuves, à en accumuler arguments et démonstrations, que ces évidences premières dont on s'imagine qu'elles sont trop claires pour avoir besoin d'être établies, trop manifestes pour exiger l'effort de l'intelligence. On nous a bien raconté que certains mathématiciens doutent des axiomes mêmes des mathématiques ; qui sait si leur doute ne les conduira pas, un jour, à découvrir que ces axiomes sont fort éloignés d'être des axiomes ?

Je pensais à tout cela hier, tandis que je me rendais à l'Université américaine pour assister à la conférence que la respectable Mademoiselle May devait prononcer. Le sujet même de cette conférence invitait à ce genre de réflexion : on nous avait annoncé que la conférencière entendait mettre en lumière le rôle éminent de la femme dans la civilisation humaine. J'avoue que je n'ai jamais douté, fût-ce un instant, que la femme ait joué un rôle incontestable dans l'histoire de la civilisation, pas plus que je n'ai jamais douté du rôle de l'homme — à moins d'être de ces mathématiciens qui hésitent à reconnaître que quatre divisé par deux donne deux.

Je me demandais donc ce que Mademoiselle May allait bien pouvoir dire pour démontrer ce qui n'a nul besoin de démonstration. Et pourtant — chose étrange — je sortis de la conférence en proie à un doute profond : la femme a-t-elle réellement un mérite particulier dans la civilisation humaine ? Je me demandais si la conférencière avait voulu nous convaincre de cette supériorité, ou au contraire nous y faire douter et installer dans nos esprits l'empire du soupçon. Qui sait ? Peut-être un écrivain ingénieux entreprendra-t-il un jour de prouver la supériorité de l'homme sur la civilisation, et ne parviendra-t-il, lui aussi, qu'à susciter le doute et l'embarras.

J'en vins donc à cette conviction : la civilisation humaine s'est créée elle-même ; ni l'homme ni la femme ne peuvent prétendre à un privilège particulier à son égard. C'est elle, au contraire, qui les a façonnés l'un et l'autre, qui leur a accordé les plaisirs et les douleurs de l'existence — et ils jouissent des douleurs comme ils jouissent des plaisirs. Les douleurs, en effet, inspirent les chefs-d'œuvre de la poésie, de la prose et de l'art ; elles éveillent dans les âmes les vertus, la noblesse du caractère, le sentiment de la dignité, l'espérance et l'amour de la vie. Peut-être quelque écrivain d'un talent égal à celui de Mademoiselle May — ils sont rares — saurait-il me convaincre, comme elle m'a convaincu hier, que ni l'homme ni la femme n'ont de mérite propre dans la civilisation, mais que la civilisation a tout pouvoir sur eux deux.

La conférencière nous affirmait pourtant hier que la femme, à elle seule, avait fondé la civilisation, favorisé son développement, inventé les sciences, les arts et les lettres qui

l'ornent. Qu'elle ait fondé la civilisation, voilà, à première vue, une thèse difficile à contester : tous les livres sacrés semblent l'enseigner. Si Ève n'avait pas été tentée par Satan, si elle n'avait pas mangé du fruit de l'arbre, Adam et elle n'auraient pas été chassés du Paradis ; s'ils n'avaient pas été chassés du Paradis, ils ne seraient pas descendus sur la terre ; et s'ils n'étaient pas descendus sur la terre, ils n'y auraient pas travaillé — et sans travail, point de civilisation.

La civilisation serait donc un effet de l'acte d'Ève. Nous autres hommes jouissons de la civilisation malgré nous, contraints par la faute de notre mère. Mais Ève n'a pas mangé le fruit par simple gourmandise : c'est Satan qui lui a montré l'arbre, embelli la pomme, éveillé son désir et l'y a poussée. Et fait singulier : elle ne mangea pas seule ; Adam mangea avec elle. Il est même probable qu'ils partagèrent la pomme en deux. La civilisation n'est donc pas l'œuvre d'Ève seule, mais celle d'Ève et d'Adam ensemble.

Et pourtant, à y regarder de plus près, ce n'est ni l'œuvre d'Ève ni celle d'Adam : c'est l'œuvre de Satan. Après avoir mangé du fruit, ils prirent conscience de leur nudité, se couvrirent de feuilles, puis furent chassés. La civilisation est ainsi née d'un acte de désobéissance, d'un renoncement au commandement divin au profit de la suggestion du démon. Si tel est son fondement, faut-il s'en glorifier ? Et avons-nous tort, nous autres hommes, de reprocher à la femme de n'avoir pas résisté à la tentation et de nous avoir entraînés de force dans cette civilisation coupable ?

Mais nous aimons la justice et la miséricorde. Nous ne voulons pas que la femme porte seule le fardeau et les péchés de la civilisation. Adam n'a pas mangé le fruit par contrainte ; il l'a mangé de son plein gré. Et s'Ève avait été seule, elle n'aurait ni survécu, ni travaillé, ni fondé quoi que ce soit. Elle a eu besoin de l'homme pour bien faire comme pour mal faire. Adam la précédait dans l'existence ; elle a été créée de lui. Sa faiblesse comme sa force lui viennent de l'homme.

C'est donc à Adam, puis à ses fils, que revient le poids de cette faute. Voyez comme nous sommes justes et généreux : nous déchargeons les femmes du fardeau de la civilisation et nous l'assumons à leur place. La civilisation n'est pas un bien ; elle est un mal — puisqu'elle est œuvre du démon — et nous en préservons les femmes.

Quel est donc, en définitive, le véritable mérite de la femme ? Ce n'est pas d'avoir fondé la civilisation, mais de l'avoir supportée ; ce n'est pas d'avoir commis le péché, mais d'en avoir adouci le poids, en nous aidant à supporter chaque jour les misères et les épreuves que la civilisation nous impose.

Plus étrange encore, Mademoiselle May nous a affirmé que nous devons à la femme notre stature droite et notre marche sur deux jambes, après avoir marché à quatre. J'avoue que cette idée m'a plongé dans une profonde perplexité. Marchions-nous à quatre après notre chute sur la terre, ou avant notre sortie du Paradis ? Dans le premier cas, pourquoi Adam et Ève marchaient-ils déjà debout ? Dans le second, nous serions donc plus beaux et mieux faits que nos parents !

Cette confusion tient sans doute à la tentative de concilier la religion et les théories de l'évolution — entreprise des plus ardues. La religion refuse que nous descendions du singe ; la science, ou du moins une partie de la science, n'y voit pas d'inconvénient. Quant à moi, je confesse humblement que je ne comprends pas la théorie de l'évolution et que je ne souhaite pas la comprendre : je préfère descendre d'un homme droit et élancé que d'un animal qui marche à quatre pattes et regarde la terre plutôt que le ciel.

La plus belle chose de la conférence fut sans doute sa conclusion : cette gracieuse légende égyptienne selon laquelle le Nil serait né des larmes d'Isis. C'est charmant — mais, hélas, comme toute chose charmante, cela ne résiste guère à l'analyse critique. Qui sait ce qu'était Isis, où elle vivait, et si le Nil ne jaillit pas plutôt, comme l'affirment certains pieux personnages, de dessous le Trône ? Les savants, eux, prétendent qu'il prend sa source dans des lacs — pauvres lacs, indignes d'une seule larme d'Isis.

Que Dieu récompense Mademoiselle May : elle nous a charmés hier par son esprit, son humour, la douceur de sa parole et de sa voix. Je crains toutefois de l'avoir irritée, et malheur à moi si tel est le cas. Je prends donc à témoin tous les lecteurs de cette revue : je lui adresse mes excuses les plus sincères. Mais si quelqu'un doit être blâmé, c'est elle-même : n'a-t-elle pas rappelé que Napoléon disait toujours « Cherchez la femme » ? Je porte ce blâme pour elle, comme Adam porta la faute d'Ève, et je m'en remets à sa clémence, car elle est, par nature, plus proche de la miséricorde et de la tendresse que du refus de pardonner.

Ṭāhā Ḥusayn